
Le français : langue et réflexion sur soi chez une écrivaine francophone

Amel Abdallah -Kalaidji
Université d'Oran (Algérie)

La question du bilinguisme et du multiculturalisme chez les écrivains binationaux n'est plus à démontrer. Qu'en est-il de la place de la langue unique dans l'édification du moi personnel ? Comment

texte de manière inconsciente. Pour répondre à ces questions, nous avons choisi les deux derniers chapitres⁴²

L'Histoire de l'Algérie au temps de l'occupation française apporus

rives »⁴⁴, en trois axes principaux : « l'obsession de la langue », une écriture qui privilégie « les filles plutôt que les femmes » et le troisième axe qui est « la recherche des traces d'un passé dans un présent ». Chacun des axes présente une concentration développée de préoccupations, ainsi elle affirme au sujet de la langue chez Leïla Sebbar :

Le plein, la langue française, semble n'être que le canal de transmission du manque de la langue du père, l'arabe ; rarement qualifiée de langue française, elle est plus volontiers désignée comme de « langue de la mère ». Il n'y a pas véritablement de choix puisque c'est la seule langue apprise, imposée, maîtrisée. Il lui aura fallu des années d'écriture tournant autour du manque de l'arabe que le père n'a pas transmis pour qu'elle comprenne qu'elle n'a jamais voulu l'apprendre car la connaissance de l'arabe l'aurait privée de l'interrogation lancinante et fructueuse sur l'enfance et l'adolescence algériennes, dans et hors de l'Algérie du père. Il n'est pas question ici de développer cette question qui revient obsessionnellement depuis les premiers articles des Temps modernes et les premières fictions jusqu'au livre qui lui valut le prix France-Algérie en 2003. Chaque chapitre de ce récit commence par une négation pour insister sur l'exil de la langue comme exil du lieu d'origine. L'apprendre ne pourrait pas réparer le manque de l'enfance.⁴⁵

C'est donc au milieu des événements d'une histoire controversée entre l'Algérie et la France, que la narratrice nous fait part de son témoignage sur la guerre. Elle évoque son expérience du monolinguisme.

La trame narrative nous concède un texte riche qui reflète l'origine algérienne et française de la narratrice. Nous ferons fi des nombreuses controverses sur la question des origines⁴⁶, nous nous contentons de ce qui est mis en relief dans le corpus. Le premier point duquel partira notre étude, ce sont 9 2189(e)-3 Tc 0 Tw Tw(44)Tj16 0 n-2(i)-2Tc 0

⁴⁴ Concept utilisé par Leïla Sebbar et repris par Christiane Chaulet Achour dans l'article : « Leïla Sebbar, le féminisme à l'initiale d'une écriture et son devenir dans l'œuvre » (n° 227, p. 2) Apparu sur son site officiel.

paralyse inconsciemment la capacité à trancher entre l'approbation ou la désapprobation de l'apprentissage linguistique. Autrement dit, le dialecte arabe dans le cas de Leila Sebbar. Dans son milieu où l'on parle différents dialectes (tlemcenien, oranais...), la narratrice se replie sur sa langue maternelle. Elle ne voit aucune nécessité à apprendre une langue porteuse de bouillonnements. Cette demande s'est transmuée en une sorte d'apathie voire de désintéressement pour une langue qui pourrait lui dépeindre les faces cachées de son père. Cela expliquerait l'usage des pronoms possessifs à l'exemple de « la mère de mon père » au lieu d'écrire ma grand-mère ou encore « les sœurs de mon père... » au lieu de mes tantes, etc. Ainsi, le texte nous informe sur une langue qui émerge mécaniquement de l'inconscient de l'auteure et laisse agir un conscient fuyant les interférences linguistiques. C'est justement ce qui échappe à l'auteure, acte à travers lequel elle finit par faire combiner inconsciemment et parfaitement le vernaculaire arabe dans un texte de langue française. Il résulte de cet amalgame la présence d'emprunts lexicaux et syntaxiques. Les deux langues s'influencent mutuellement et donnent naissance quelquefois à un charabia, tel qu'on le lit dans le corpus :

Jema la galeta savavou couman

y a di bour dedan002 Tw -13.08 -1.29ac 0 Tw -1333TjEMC /P ÅCID 2 BDC 30.005 Tc 0

Zemzem... » (120). Ce qui rend problématique toute interaction de la langue française.

Le silence énigmatique du père s'interprète comme une charge lourde pour le lecteur et apparaît telle une réticence obsessionnelle pour l'auteure. La narratrice s'engage donc à transmettre les fragments de la langue ancrée dans sa mémoire pour s'apaiser mais surtout pour se décharger plus ou moins de la tentation d'un ancrage dédoublé et élaborer le cercle fermé, c'est-à-dire revenir à la case départ : la langue de l'autre pour l'auteure est impénétrable. Ce conflit obsessionnel ne se rompt et ne voit sa fin que si la narratrice met à nu l'insaisissable. De ce
a

sont acclimatés de manière qu'ils ne subvertissent à aucun moment l'ordre syntaxique des phrases. On découvre un processus d'intégration/rejet. Les séquences dans lesquelles ce processus prolifère sont autant de lieux où se déploient des révélations sur son vécu grâce ou malgré l'auteure.

Nous comprenons par là, le pourquoi de la négation récurrente dans les titres des chapitres du récit autobiographique. Si nous nous référons à *Sept Filles* (2003) par exemple ou à *L'habit Vert* (2006), la négation n'a pas et n'aura jamais la même valeur significative. La négation constitue le point culminant duquel se dégage un aspect variable fonctionnel qui ne se contente pas d'introduire une valeur négative. À travers le récit, la négation trahit le discours, d'abord par la logique des valeurs. La négation peut introduire soit la valeur descriptive, la valeur polémique, ou la valeur métalinguistique. Dans le cas de *Je ne parle pas la langue de mon père* (2003), la plupart des séquences s'anatomisent par la négation à impulsion polémique.

LE FRANÇAIS : LANGUE ET RÉFLEXION SUR SOI